Gaullard de Saudray
~~FRC 14497A~~
Case
FRC
18950

11.252

ODE

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME,

Présentée à l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Ville d'Arras,

PAR CH. EM. G. DE SAUDRAY,

Major d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, &c.,

Pour sa Réception en qualité de *Membre honoraire*, & lue en sa séance du 9 Janvier 1789, en présence de M. le Duc DE GUINES, Gouverneur Général de la Province d'Artois, Protecteur de ladite Académie.

A ARRAS,

Et se trouve A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXIX.

THE NEWBERRY LIBRARY

AUX MANES DU Cte. DE B*.

ODE

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Alia origo nos expectat, alius rerum ſtatus. — Hæc cogitatio nihil ſordidum animo ſubſidere ſinit, nihil humile, nihil crudele!

SENEQ., Ep. 103.

Au ſeul nom de la mort tout frémit & ſe tait.
De ce dernier inſtant, l'affreuſe incertitude,
Toujours à nos côtés aſſied l'inquiétude (1);
A ce triſte penſer en vain il ſe ſouſtrait,
L'homme à tous les momens y revient de lui-même;
Dans le fond de ſon cœur, un ſentiment ſecret,
Sans ceſſe l'avertit, de cette loi ſuprême,
Qu'il faut enfin ſubir l'immuable décret.
Rien n'en eſt excepté! — Mais au ſein de la tombe,
Quand, ſucceſſivement, tout paroît englouti,
Eſt-il bien vrai que l'homme en ſon entier retombe
Dans l'abſolu néant dont il ſemble ſorti?

Dans la nuit du tombeau, lorſqu'il nous faut deſcendre,
Ne reſte-t-il de nous qu'une inſenſible cendre ?
Entre la vie & l'homme, au moment qu'il n'eſt plus,
Les nœuds, du même coup, ſont-ils donc tous rompus ?
Voila pour ſon repos, ce qu'eſpere le crime.
L'intérêt du méchant eſt la deſtruction,
De tout ſon être il veut l'*annihilation*. . . .
Mais ce ſouffle æthéré, cet eſprit qui l'anime,
Doit-il périr, ou bien le Ciel a-t-il voulu
Le créer immortel ? Homme, ce grand problême,
Si tu veux y ſonger, eſt déjà réſolu ;
Interroge ton cœur & deſcens en toi-même.

Autour de ſon cercueil, ſi pour le criminel
Il règne après la mort un ſilence éternel,
A ſon aſpect, pourquoi, d'une inutile crainte,
Son ame, malgré lui, reſſent-elle l'atteinte ?
Que penſe-t-il encore avoir à redouter ?
Sa ſtoïque fierté fait en vain réſiſtance,
S'il doute un ſeul inſtant, il eſt jugé d'avance. —
De ſon être après lui, s'il ne doit rien reſter,
D'où vient que le tyran, quand ſon heure s'avance,
Oubliant tout à coup ſa ſuperbe aſſurance,
Friſſonne au ſentiment du honteux ſouvenir
Que lui garde long temps un ſévère avenir ?

Des forfaits dont ſon ame eſt ſans ceſſe obſédée,
Lorſqu'il croit en mourant trouver l'impunité,
Il meurt déjà puni, par l'importune idée
De ſe voir en horreur à la poſtérité, . . .
Tandis que le Roi juſte, ami de la patrie,
Certain que ſa mémoire a droit d'être chérie,
Voit la mort d'un œil ſec, l'attend ſans s'émouvoir;
Enflammé, ſoutenu par un nouvel eſpoir,
Voyant autour de lui couler de douces larmes,
Qui même à ce moment ſemblent donner des charmes,
Il meurt ſans reſſentir ni crainte ni douleur,
Et s'endort doucement dans le ſein du bonheur.

Du terrible avenir, ſi l'idée eſt bannie,
Qui défendra les Rois contre un crime ignoré?
Qui nous protégera contre la tyrannie?
Le méchant pourra donc tout oſer à ſon gré!
La vertu n'eſt plus rien qu'une triſte chimère,
Dont l'homme, tant qu'il vit, amuſe ſa fierté;
L'honneur, un faux appas dont la frivolité
Trompe encor ſon orgueil à ſon heure dernière! —
Si tout s'anéantit à ce terme fatal,
Pourquoi ce cri ſecret, qui de la conſcience
Force les mouvemens à réſiſter au mal,
Tandis que le bien ſeul emporte la balance?

Inſtinct qui nous conduit, ſens intime & caché,
Juge intègre à nos pas en tout tems attaché;
Flambeau qui, malgré nous, ſans ceſſe nous éclaire;
Guide ſûr & ſacré, dont la vive lumière,
De la nuit de l'erreur perce l'obſcurité!...
Eh! quoi? tu ne ſerois qu'un funeſte preſtige,
Qu'un piége adroit, tendu par la Divinité,
Pour mieux nous abuſer & nous trahir! Que dis-je?
Les Dieux, créant pour l'homme un ſupplice nouveau,
Contre ſes paſſions le révoltant ſans ceſſe,
S'armeroient, contre lui, de ſa propre foibleſſe,
Et de ſon cœur feroient ſon plus cruel bourreau!

Ainſi, pendant ſa vie, épuiſant ſa conſtance,
Par le combat des ſens & celui du remord,
Lui montrant la vertu dans cette réſiſtance,
Ils lui réſerveroient, pour toute récompenſe,
L'affreuſe certitude, au moment de ſa mort,
De perdre tout eſpoir, en perdant l'exiſtence! —
Par ce moyen barbare, en ſa férocité,
Le Ciel à nos douleurs auroit donc inſulté!...
L'impie élève en vain ce monſtrueux ſyſtême,
Il veut le prononcer, mais au même moment,
Sur ſes lèvres périt un odieux blaſphême
Que repouſſe le cœur, que la raiſon dément.

Si comme une vapeur qu'un vent léger dissipe,
Meurt & s'éteint en nous cet inconnu principe,
Qui seul de tous nos sens entretient le ressort;
D'où vient dans un héros ce désir de la gloire,
Qui, pour prix de son sang, lui montrant la victoire,
Le fait d'un fier mépris s'armer contre la mort;
Et gaiement acheter, pour un peu d'existence,
Du préjugé public la longue jouissance,
Qui, pour ses descendans, à jamais lui répond
De ces pieux égards, de ce respect profond,
Qu'à leur nom seulement la vertu nous inspire,
Leur donnant sur nos cœurs un éternel empire?

Eh! qui de nous entend le nom du bon *Henri*,
Sans éprouver soudain cette émotion tendre,
Dont toute ame sensible a peine à se défendre?
En quels lieux n'est-il pas chaque jour plus chéri!
Oui, grand homme, tu vis: autour de nous ton ame
Toujours plane & jouit de notre pur amour:
Elle s'épanche en nous; nous instruit, nous enflamme;
Oui, tu vis immortel! D'un éternel retour
Que te payent nos cœurs, tu partages les charmes;
Tu connois nos regrets; tu vois couler nos larmes!
Et le François ne trouve un terme à sa douleur,
Qu'en croyant qu'*Henri* veille encor à son bonheur.

Du poids de ſes liens ; quand l'ame ſe dégage,
Croyons qu'elle termine un trop long eſclavage ;
Et que loin de périr en cet heureux moment,
Là commence ſa vie où finit ſon tourment. —
Laiſſons le mécréant, dans ſa foibleſſe extrême,
Lui-même ſe frapper d'un honteux anathême :
Qu'importe qu'à ſes yeux luiſe la vérité !
Qu'il périſſe en entier pour toute la nature ;
Que ſon ame inhérente à ſon corps infecté
Des vers, ainſi que lui, devienne la pâture ;
Et qu'avec ſes forfaits, ſon nom enſeveli,
Soit couvert pour toujours du voile de l'oubli.

Mais qu'au ſein de la mort, de la philoſophie,
Comme l'éclair qui fuit, s'éteigne le flambeau !
Que le froid deſtructeur, qui nous glace au tombeau,
Anéantiſſe auſſi ce beau feu du génie,
Qui des arts a produit les prodiges divers,
Et d'un ſecond cahos a retiré la terre !...
Ah ! de l'aſtre des cieux que plutôt la lumière,
Pour jamais ſe dérobe à ce triſte univers. —
Au lieu de dégrader & d'avilir ſon être,
Que l'homme ranimé, par un plus noble orgueil,
Jette, pour s'eſtimer, & pour ſe mieux connoître,
Sur les fruits de l'eſprit un rapide coup-d'œil.

L'homme approfondit tout, il n'eſt rien qu'il n'embraſſe!
Dans le vide des airs, il meſure l'eſpace ! —
Il ſoumet au calcul les mouvemens certains
De ces ſoleils épars, dont la voûte æthérée,
Pour étonner nos yeux, eſt brillante & parée! —
Il ſemble à ſon bonheur enchaîner les deſtins.
Il fait vivre la toile. — Il anime la pierre! —
Induſtrieux, il cherche au centre de la terre,
Pour les vivifier, d'utiles minéraux; —
Tandis qu'analyſant les ſucs des végétaux,
Par eux, à la mort même, il déclare la guerre! —
Il appelle & contient les effets du tonnerre! —

Sachant à ſes beſoins, faire à ſon gré ſervir
Chacun des élémens, ou bien à ſon plaiſir,
C'eſt juſques dans le Ciel qu'il va chercher un guide,
Pour voguer ſûrement ſur la plaine liquide! —
Dans des ſens oppoſés il captive les vents! —
Il règle les ſaiſons! — Des heures & du temps,
Par un art merveilleux il fixe la meſure! —.
Dans ſes ſecrets, par-tout il ſurprend la nature;
Et ſur l'air appuyé, d'un vol audacieux,
Il s'aſſied ſur la nue & plane dans les cieux! —
Ainſi ſubjugant l'air, le feu, la terre & l'onde,
Il règne en ſouverain ſur l'empire du monde!

Et dans moins d'un instant, comme un souffle léger,
Dans l'éternel abyme iroit se replonger
Ce principe étonnant, cette immuable essence,
Qui de l'homme, à jamais, honore l'existence!
Ainsi, de cet esprit, qui surprit l'univers,
Il ne resteroit rien! Consumé par les vers,
Tout Voltaire est passé dans un peu de poussière!
Il n'auroit répandu cette vive lumière,
Qui frappa tant nos yeux, que pour subir le sort,
Qu'aux plus vils animaux a réservé la mort!
Non, jusques à ce point, avec ignominie,
Ne sauroit s'éclipser le flambeau du génie.

Mortel présomptueux, voilà de ton orgueil
Le langage arrogant, me dit un froid sophiste,
Mécréant par besoin, & matérialiste.
De Voltaire, à ces mots, il m'ouvre le cercueil;
Vois, dit-il, à quel point la vanité t'égare!
Cherche dans cette fange; examine, compare:
En vains raisonnemens son esprit s'est perdu,
Avec son corps, ici, la mort l'a confondu. —
Tu le fais immortel! qui donc put t'en instruire?
Qui donc te révela ce que nul ne peut voir,
Ce qu'on ne peut tracer, ni même concevoir?
L'ame n'est qu'un vain mot qu'inventa ton délire.

C'eſt ainſi que l'impie hautement a parlé,
Et malgré lui, tout bas, il s'eſt ſenti troublé.
Il voudroit s'aveugler ſur ce qu'il craint d'apprendre;
Mais ce qu'on ne ſauroit entièrement comprendre,
On peut le preſſentir par les objets connus. —
Oſera-t-il nier ce que le monde atteſte!
Des biens que nous tenons de la bonté céleſte,
En vain il veut douter, ſes vœux ſont ſuperflus. —
Qu'autour de lui, plutôt ſa raiſon attentive
Examine avec ſoin: De la nature active,
Qu'il rapproche un moment les étonnants effets;
Ils vont tout expliquer. — Interrogeons les faits.

Comparons ce feu pur, qu'on nomme élémentaire;
Qui de l'air & de l'eau ſeul forme les reſſorts.
Il réſide par-tout; il embraſe la terre;
Il donne la chaleur, la force à tous les corps.
Dans le grain enfouï, quand s'échauffe la ſève,
C'eſt par lui que ſe fait la végétation,
Et que bientôt du ſein de la corruption,
Chargé de fruits nombreux l'épi ſort & s'élève.
Par lui, du minéral le cadavre animé,
Au lieu du froid aſpect d'une terre inutile,
Devenu, par dégrés, malléable & ductile,
En un métal brillant eſt ſoudain transformé!

S'il en eſt déſuni, cette utile matiere,
Eteinte au même inſtant eſt remiſe en pouſſière !
Mais ce principe actif, aujourd'hui mieux connu,
Cet agent créateur, ce ſubtil phlogiſtique,
Après avoir quitté ſa baſe métallique,
A-t-il péri ? Non, non : qu'eſt-il donc devenu ?
Rentré dans tous ſes droits, ſous ſa forme première
Il circule, il agit ſur la nature entière.
D'atômes combinés en rayons divergents,
Des Cieux il va remplir les eſpaces brillants ;
Et du jeu des couleurs frappant notre paupière,
Sous mille aſpects divers, il produit la lumière.

En épaiſſes vapeurs condenſé dans les airs,
Il anime la nuë & forme le tonnerre :
Et lorſqu'avec éclat venant frapper la terre,
Son globe lumineux précédé des éclairs,
Au foyer général roule & ſe précipite,
Sans ſe détruire il eſt à l'inſtant répandu,
Tout entier dans ſon ſein & rien n'en eſt perdu!...
C'eſt ainſi que notre ame, alors qu'elle nous quitte,
Loin de s'anéantir, du principe immortel
Qui créa toute choſe allant faire partie,
Libre enfin de ſes fers, retourne à l'éternel,
Et rentre dans ſon ſein dont elle étoit ſortie !

Sans ce noble penſer, néceſſaire au bonheur,
Toujours un vide affreux règne dans notre cœur.
L'exiſtence n'eſt plus qu'une ſource de larmes.
Si de l'homme, en mourant, la plus belle moitié
Diſparoît comme lui, que devient l'amitié!
Des plus doux ſentimens nous perdons tous les charmes.
Eh! pour l'homme, en effet, où ſont les vrais plaiſirs?
Un deſir ſatisfait enfante cent deſirs!
Quelque choſe toujours manque à ſa jouiſſance!
Ah! ſi l'on nous ravit la flatteuſe eſpérance,
Pourquoi nous excitant ſans ceſſe à deſirer,
Le Ciel fait que, jamais nous ceſſons d'eſpérer!

Sous ce marbre glacé ſi tout reſte inſenſible,
D'où vient, au fond de moi, qu'un pouvoir invincible
Au ſouvenir d'un frère ou d'un ami perdu,
Contre un oubli total à chaque inſtant réclame,
Et ſemble un peu calmer mon eſprit éperdu?
Eh! qui n'a pas ſenti ce doux beſoin de l'ame,
De ſe perſuader que, même après leur mort,
Ceux qui nous furent chers nous entendent encor!
Que témoins de nos pleurs & de notre tendreſſe,
Autour de nous errants, ils ſont préſents ſans ceſſe;
Et que ne doutant plus de notre pur amour,
Ils payent nos regrets d'un juſte & doux retour!

Vous l'avez éprouvé, tendre & ſenſible mère (1);
Lorſqu'enfin, arrachant d'un horrible ſéjour
Le reſte inanimé du fruit de votre amour.
Vous fûtes lui choiſir une place plus chère.
Toutes les fois, hélas ! pour calmer vos douleurs,
Qu'à cet objet touchant de votre peine amère,
Vous portez à l'écart le tribut de vos pleurs,
Non, vous n'embraſſez point une vaine chimère !
Sa préſence y répand un charme involontaire
Dont votre ame en ſecret éprouve la douceur;
Et contre votre ſein, appuyé ſur la terre,
Vous ſentez battre encore & palpiter un cœur.

Même tranſport m'agite en ſongeant à mon père;
Je me le peins ſouvent à ſon heure dernière. —
Ne pouvant plus alors me voir ni me parler,
En m'étendant ſes bras je le vis m'appeler ! —
Au moment d'expirer ma main preſſa la ſienne; —
Il m'entendit !... Sa main eſt toujours dans la mienne ! —
Cette main de mon cœur ne ſauroit plus ſortir !
Quand ce penſer me vient, j'imagine ſentir
Que doucement encor elle me tient, me preſſe;
Pour m'attirer à lui je la ſens me ſaiſir ! . . .
Je ne ſais quel eſpoir ſe mêle à ma triſteſſe,
Mais ma douleur ſe tait, & je ſens du plaiſir.

Oui je le reverrai ! Sans douter je l'eſpère :
Il eût le même eſpoir. — Cette conviction
Qui ſoutient mon courage à mon cœur eſt trop chère,
Et répand ſur mes jours la conſolation. —
Et vous, ami parfait, que la mort nous enlève,
Oui, nous vous rejoindrons ! ... Mais vous ne verrez plus
De B *, couler nos pleurs, ils ſeroient ſuperflus.
A la douleur, ici, nous devons faire trève ;
Sur vous nous gémiſſions vous voyant tant ſouffrir :
Vous ne reſſentez plus ces atteintes cruelles,
La cauſe de nos pleurs eſt éteinte avec elles,
L'amité, dans ce jour, doit enfin les tarir.

Au-delà du trépas, lorſque nos vœux vous ſuivent,
Nous n'avons à pleurer que ceux qui vous ſurvivent ! —
Pour être le témoin de nos tendres adieux
Vous aviez ſuſpendu votre vol vers les Cieux !
Il en eſt temps ; ſortez du ſein de ces ténèbres,
Pour la dernière fois montrez-vous à nos yeux. . . —
Vous m'entendez ! . . . Je vois de ces urnes funèbres
Votre ame s'élancer vers le ſéjour des Dieux.
D'un éternel bonheur allez goûter les charmes,
De nos regrets, ici, le terme eſt arrêté :
Sur vous nous n'aurons plus à répandre des larmes ;
Puiſque votre partage eſt l'IMMORTALITÉ.

FIN.

NOTES.

(1) *Poſt equitem* ſedet *atra cura.* HOR.

(2) A force de ſollicitation Madame la Marquiſe de Villete a obtenu la permiſſion d'exhumer ſon enfant enterré à St. Sulpice, pour l'emporter à ſa terre où elle paſſe les jours ſur ſon tombeau.

(3) On ſuppoſe tous ſes amis préſens.